

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 23

Artikel: Roman : le trésor bleu
Autor: Marrot, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252986>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTRU



N^o 23

Supplément du Dimanche 7 Juin

1903

LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite)

Un soupçon, comme une lueur surgie, vint à sa pensée.

— Quand tu as prononcé mon nom devant Feuillode, il n'a rien dit, pas marqué d'étonnement?

Lucien avait l'idée que peut-être Feuillode, lors de son affaire, avait pu soupçonner son père. Cette pensée était folle assurément; elle ne s'appuyait sur rien de sérieux, puisque Dechevreille père n'avait pas été un seul instant compromis dans ce procès.

— Non, reprit René.

— Au fait, il ne doit pas me connaître.

— Il semblait entendre prononcer ton nom pour la première fois.

La conversation tomba. René la reprit bientôt:

— Je n'ai, quant à moi, pas de peine à comprendre pourquoi Feuillode veut te parler particulièrement au lieu de donner de l'espoir à ton messager. En dehors du sentiment tout naturel qui le pousse à te connaître autrement que par des renseignements, il a, tu le comprends, quelque chose à te dire. Ce n'est plus sans doute une confession à faire, puisque son cas est public; mais c'est à toi seulement, c'est seulement à celui qui demande sa chère fille qu'il veut donner des explications.

Le lendemain, Lucien Dechevreille se rendit chez Feuillode; l'artiste l'attendait; à la première vue Lucien ne lui déplut pas.

Cependant, devant le visage attristé du graveur, Lucien Dechevreille craignit de détourner les yeux. Il se sentit subitement pris d'une honte et remué profondément.

Pendant un court instant, il oublia ce qui l'amenait; les remords que lui avait légués M. Dechevreille se ravivèrent devant cet honnête homme qui avait payé la dette et traîné depuis si longtemps dans la vie une

faute dont il était innocent et qui l'avait enrichi, lui, Lucien Dechevreille.

Mais Lucien ne venait-il point précisément pour réparer autant qu'il le pouvait cette noire méprise de la justice en couvrant de son nom honorable celui que portait Mlle Feuillode?

Feuillode aborda la question sans tergiverser plus longtemps.

— M. René Dorban, votre ami, est venu faire une démarche auprès de moi, monsieur; mais je voulais vous voir pour couper court à toute visée de votre part, s'il y a lieu. Quoi qu'il arrive, en effet, les négociations ne seront pas longues.

Feuillode parlait avec un accent de franchise qui frappa Lucien, mais qui ne le déconcerta pas. Il préférait ce ton à tout autre.

René, d'ailleurs, l'avait averti, et Lucien Dechevreille ne se troubla point. Il répondit:

— C'est aussi mon désir, monsieur, que les choses ne languissent point, et je suis prêt à toutes les explications.

— Dites-moi d'abord, monsieur, pourquoi vous désirez ma fille?

Cette demande eût paru naïve dans toute autre bouche que celle de Feuillode; mais il y avait dans la voix de l'artiste un frémissement singulier, contenu. Cette question directe et inattendue, ainsi faite, devait être embarrassante pour les soupirants peu sincères. Mais Lucien répondit sans hésiter:

— Parce que je l'aime.

Feuillode regarda le jeune homme bien en face et, cette fois, avec une sorte d'ironie:

— Vous n'avez vraiment pas d'autres motifs? Cherchez bien.

Lucien se sentit mal à l'aise sous ce regard. Il y avait

en effet, à sa démarche, un autre motif que son amour pourtant chaleureux et sincère ; mais il était impossible que Feuillode le connût, qu'il sût par quelle série de sentiments Lucien Dechevreille avait passé avant d'en venir à aimer Claire. La conscience tremblante de Lucien s'émut pourtant, et d'une voix qu'il essayait vainement de rendre ferme :

— Aucun autre, monsieur.

Feuillode haussa les épaules.

— Où avez-vous pu connaître ma fille pour la demander en mariage ?

— J'ai eu l'occasion de voir Mlle Claire Feuillode à la galerie de la rue de Sèze où vous l'avez menée vous-même, puis chez Mme Decroyes, plusieurs fois ; j'ai pu admirer sa grâce, sa réserve, et je serais heureux si je pouvais me faire bien venir d'elle et de vous.

— Vous l'aimez ! Vous seriez heureux de vous faire bien venir ! Tous me disent cela.

— Tous ?

— Sans doute, Mlle Feuillode est beaucoup demandée...

Et, péniblement, avec amertume :

— ... Et peu obtenue.

Lucien Dechevreille se sentait de plus en plus à la gêne ; malgré son appréhension, en se déterminant à la démarche, il n'avait pu prévoir que le premier entretien avec Feuillode prit cette allure ; il dit :

— Et c'est un bonheur qu'elle n'ait pas été obtenue, monsieur, car j'espère, moi, l'obtenir.

Feuillode rapprocha brusquement sa chaise du fauteuil de Lucien :

— Vous pouvez être étonné, monsieur, de la façon dont je reçois vos avances. Tout autre que moi, après la visite de votre ami M. Dorban, eût pris des renseignements. J'ignore tout de vous et de votre famille. Mais, quoi ! Les renseignements sont parfois bien trompeurs ; les plus documentés même trahissent la réalité ; je le sais par expérience, malheureusement. J'ignore donc qui vous êtes. Je l'ignorerai peut-être toujours.

— Non, vous le saurez.

— Je le saurai si vous n'êtes pas comme les autres. Mais vous vous méprenez en venant ici.

— Je ne me méprends pas ; j'aime Mlle Feuillode, et je vous la demande.

— Mlle Feuillode, monsieur, n'a aucune dot ; elle n'a point non plus ce que l'on appelle délicatement des espérances ; le train de ma maison peut faire illusion ; mais à ma mort, on ne récoltera ici que des dettes.

— Je les payerai.

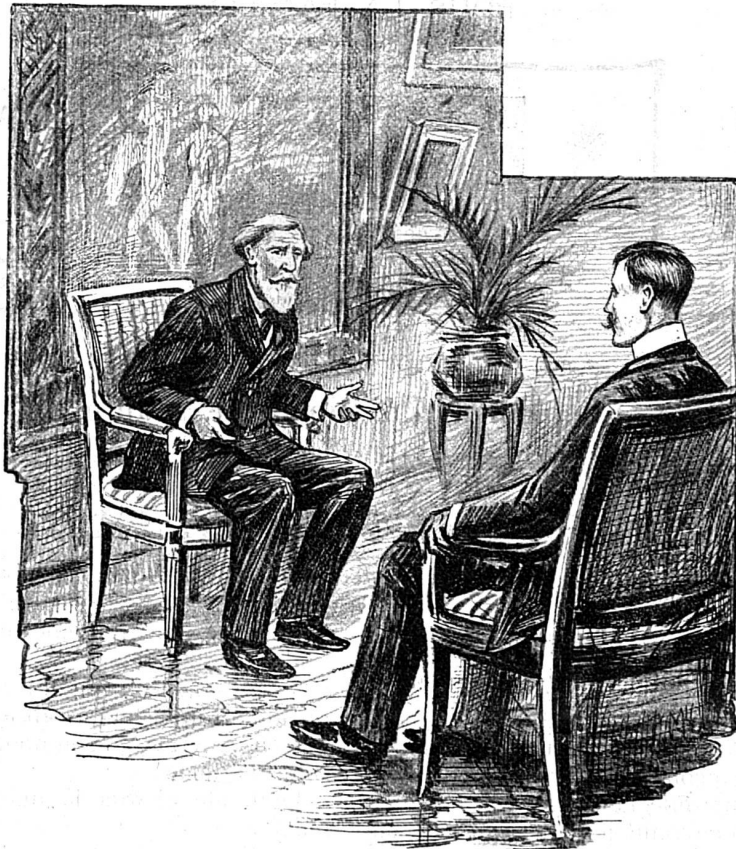
— Vous êtes donc riche ?

Lucien répéta :

— Lucien répéta :

— Je les payerai.

En ce moment, Lucien oubliait que la fortune qu'on lui connaissait ne lui appartenait point. Il était amoureux, et tout lui paraissait possible.



— Mlle Feuillode, monsieur, n'aura aucune dot...

Feuillode garda un moment le silence ; il considérait Lucien Dechevreille. Aucun de ceux qui avaient demandé la main de Mlle Feuillode n'avait parlé sur ce ton. Mais sans savoir combien profondément ce qu'il allait répondre atteignait Lucien, le graveur dit, avec le ton d'ironie dont s'aiguisaient la plupart de ses paroles :

— Mes dettes seront donc payées, et voilà de ce côté ma mémoire en règle. C'est une maigre compensation cependant à ce qu'on lui devra.

— Monsieur Feuillode, reprit Lucien avec émotion, justice un jour vous sera rendue.

— Jamais, monsieur ; et d'ailleurs à quoi cela servirait-il ? Voilà quinze ans déjà que je porte ce dur faix ; la vie n'est qu'une

grande promenade à travers l'injustice, et quand on l'a finie, tout le monde se repose côte à côte, les malins, les heureux, les ingrats et les mauvais comme les autres. Que me fait qu'on me croie faussaire, sur la foi d'un arrêt rendu en dépit du bon sens et de la vérité ! Est-ce que j'en souffre, par hasard ? Est-ce que cela nuit à mes affaires, à l'établissement de ma fille ? Mais elle est plus recherchée peut-être que la fille du président qui a prononcé la condamnation, s'il n'a pour tout bien que ses appointements. C'est que l'on me croit riche. Et vous-même, monsieur...

(A suivre)

Paul MARROT.

NOUVELLES A LA MAIN

Un enfant a manqué l'autre soir, d'être étouffé par une pièce de cinq centimes qu'il avait avalé étourdiment.

— Probablement, dit quelqu'un, c'est un sou étranger ; on ne peut plus les faire passer.

* * *

Un restaurateur pour noces est mort, la semaine dernière.

— Tout s'est-il bien passé ? demande-t-on à sa veuve.

— Je crois bien : un enterrement de deux cents couverts !